

Et dire que, dans une semaine, devait échoir le paiement des billets à ordre et des hypothèques !

Comme dans un éclair, il vit l'éroulement immense de tous ses rêves. La ruine ! la ruine ! qu'il voyait en face. Une pâleur mortelle lui envahit le visage ; ses yeux s'alourdirent et s'injectèrent de sang ; il lui semblait, à ce moment, que des années avaient roulé sur lui, le transformant en vieillard. En sortant de la dernière banque, il chancela, et bien que le soleil brillât dans toute sa splendeur, le pauvre garçon vit tout comme à travers un voile funèbre.

Il aperçut Maude Dalton, qui venait du bureau de son oncle. Il n'entendit pas qui l'appelait, mais au second appel, il leva machinalement son chapeau, et avant qu'elle eût pu dire un mot, il s'échappait enfui vers l'usine.

* * *

Pendant un moment la jeune fille regarda Carter, qui s'éloignait, puis elle retourna sur ses pas au bureau de M. Marshall Dalton.

—Vite ! mon oncle, s'écria-t-elle toute haletante, vite ! Courez rejoindre Carter Keene et offrez-lui tout l'argent dont il a besoin. Peu m'importe la somme, donnez-lui toute ma fortune s'il le faut. Je ne "veux" pas qu'il soit ruiné !

—Mais...

—Il n'y a pas de mais, dit-elle, devenue impérieuse. Je le veux ! Si vous refusez, j'irai moi-même, bien que je préfère qu'il ignore que cela vient de moi.

—Mais, ce que tu me dis là est tellement inattendu... Enfin ! es-tu bien sûre ?

—Absolument sûre, répondit-elle en tendant à l'oncle Marshall son chapeau et sa canne. Aussi sûre que si j'avais réfléchi pendant mille ans... Vite, dépêchez-vous, mon oncle !... Là, vous voilà prêt !... Courez maintenant, et rappelez-vous — donnez-lui toute ma fortune s'il le faut !

* * *

Maude crut que cette journée n'en finirait jamais. Elle avait reçu un billet de son oncle ainsi conçu : "Tout est terminé, je te verrai ce soir." Mais elle était avide de détails. Elle attendit avec une impatience toujours croissante. Les heures semblaient des jours. Le dîner lui parut sans goût. Tout allait si lentement à son gré !

Enfin, l'oncle Dalton parut.

—Tu as fait là une bien noble action, s'écria-t-il en apercevant sa nièce. Un tel coup de maître ne s'est jamais vu depuis le jour où ton père a sauvé Sheffield, il y a vingt ans. Mais, ajouta-t-il plus lentement, c'est à moi que s'adressent toutes les louanges... et à Carter. La ville prépare en ce moment même une réception monstre pour nous. Les journaux de ce soir ne parlent que de cela. Mais tu sais, je n'aime pas que l'on m'attribue ainsi les bonnes actions des autres.

—Mon oncle, s'écria-t-elle, en posant sa belle main blanche sur les lèvres de Dalton, si vous laissez connaître à âme qui vive ce que j'ai fait, je quitterai Sheffield dans les vingt-quatre heures !

Il s'étancha le front avec son mouchoir et contempla la jeune fille, comme si elle eût été une étrange énigme...

—Mon Dieu ! dit-il, puisque tu insistes...

—Promettez-moi sur votre âme que vous ne le direz jamais à personne, dit-elle en lui prenant le bras.

—A la condition que tu m'écouteras toujours quand je te parlerai affaires.

—Sans condition, promettez.

—Veux-tu bien ne pas me tirer les oreilles ! Je pro...

La domestique annonça :

M. Carter Keene.

—Il te racontera tout, s'écria Dalton, heureux de pouvoir s'esquiver.

—Attendez, mon oncle, dit-elle. Elle lui donna un baiser sur la joue. Voilà pour vous récompenser.

Lorsque la jeune fille entra dans le salon, Carter s'avança vivement vers elle.

—J'avais à vous présenter mes plus humbles excuses, commença-t-il sans autres préliminaires. Lorsque je vous ai vue, ce matin, j'avais complè-

tement perdu la tête... j'étais comme au bord d'un précipice... saisi de vertige, ne voyant que les ténèbres... Je vous en demande pardon.

—Je n'ai rien à pardonner. Vous sembliez être en proie à une grande émotion. J'espère que vos appréhensions étaient sans fondement, et que tout s'est terminé à votre satisfaction.

Elle parlait d'un air dégagé, le sourire aux lèvres.

—Il faut que je vous raconte tout, s'écria-t-il impétueusement. C'est comme un conte de fée, ou un chapitre dans la vie de votre père.

—Mon père ? demanda-t-elle.

—Oui. On eut dit que c'était lui, revenu sur la terre, et accomplissant ce coup de maître avec sa grande et belle intelligence... Cela s'est fait si vite que tout le monde en perdait la tête. Vous savez ce qui s'est passé, n'est-ce pas ? Eh ! bien, c'était le "Trust". Ils ont commencé leur usine ici pour détruire la mienne. Ils n'y ont pas réussi. Ils ont offert pour la seconde fois d'acheter mon usine. J'ai refusé de vendre. C'est alors qu'ils ont résolu d'en finir. Mais ils voulaient y mettre un raffinement de cruauté... et ils ont dépassé les limites. Ils m'ont présenté l'alternative — de vendre ou d'acheter. Je ne me trompais pas à leur jeu. S'ils achetaient, ils fermentaient les deux usines. Cela voulait dire une perte immense pour la ville. C'est alors que je pris mes mesures, me croyant soutenu par les banques de la ville. Jamais je n'aurais songé pour un moment qu'elles pussent refuser de me venir en aide. Et cependant, voilà ce qu'elles firent, et je me trouvais avoir ainsi les deux usines sur les mains, sans argent pour les payer. J'étais atrapé au piège, acculé contre le mur comme une bête traquée... absolument ruiné. C'est alors que vous m'avez vu. Je me sentais irrémédiablement perdu, et comme un chien battu, je m'enfuis à mon bureau. Et qui croyez-vous m'y a suivi ?

—Votre oncle. Dans mon désespoir, je m'étais jeté sur un divan. M. Dalton me secoua. "Carter, s'écria-t-il, levez-vous, mon garçon ! A l'oeuvre ! Si vous êtes dans l'embarras, il se peut que je puisse vous aider. Avez-vous besoin d'argent ?..." Mais la somme voulue... elle était trop forte, pensai-je ; cependant, je lui demandai combien il pouvait me prêter. "Plus que vous n'en voulez", répondit-il. Et, le croiriez-vous, il était aussi calme qu'une matinée de printemps, hochant la tête d'un air approbatif à tout ce que je disais. "Eh ! bien, mon cher, me dit-il, nous réservons une agréable surprise à vos visiteurs. N'ayez crainte, je serai ici." Et il me tint parole. Si vous les aviez vus... et la triste mine qu'ils faisaient !... Et maintenant...

—Et maintenant ?... répéta-t-elle en le regardant avec ses yeux bleus, où luisait une expression indéfinissable.

—Et maintenant, toutes les banques se disputent le plaisir de me venir en aide.

—Mon oncle Marshall est un coeur généreux, dit-elle, et je me réjouis de tout coeur qu'il soit venu à votre secours. Et l'usine ? Les roues en tournant prononcent-elles toujours le nom de celle que vous aimez ?

—Elles ne le prononcent plus ; elles le chantent avec allégresse, votre nom.

—Mon nom !

—Eh ! oui, votre nom ! s'écria-t-il en se levant subitement et en se penchant vers la jeune fille. N'est-ce pas à vous que je dois l'énergie qui m'a soutenu dans cette grande épreuve ?... Ah ! vous ne le savez que trop. Vous avez été mon espoir, mon inspiration. Si j'ai lutté, travaillé jour et nuit, c'était pour avoir le droit de vous dire mon amour. Jusqu'à ce jour, j'avais la crainte que je n'atteindrais pas mon but, que quelque chose pourrait survenir et me ravir ma victoire. Mais maintenant, je suis sauvé, je ne crains plus rien. Les usines sont à moi !

Maude leva la tête en souriant.

—Carter, dit-elle, je suis lasse des affaires. Si vous me parliez d'autre chose.

Carter lui saisit les mains. L'usine et les affaires s'évanouirent comme un rêve dans l'ivresse de leur amour.

LES CRIEURS DES MORTS



Voici, d'après un tableau du dix-septième siècle, l'image fidèle d'un crieur des morts. Tout vêtu de noir et d'une dalmatique blanche où étaient brodés des crânes, des os, des larmes ; coiffé d'un large chapeau, les cheveux longs et pendants, le crieur s'en allait par les rues, par les carrefours, annoncer, au son d'une clochette, la nuit autant que le jour, les décès et les heures d'enterrement. Ces annonces étaient prononcées d'un ton sinistre et semblaient commander plutôt que demander des prières pour les défunts. C'était, dit Jean Nicot dans le "Trésor de la langue française", presque une publique semonce ; un poète, Jean Claveret, dit :

...Le clochetteur m'éveille,
Et d'un lugubre son recommande à prier
Pour l'âme de Paul Tron, lui vivant écuyer.

Le poète Saint-Amant, trop ridiculisé peut-être par Boileau, fait la satire des crieurs des morts et prend parti pour les bourgeois qui en sont importunés :

Le clochetteur des trespassez,
Sonnant de rue en rue,
De frayeur rend leurs coeurs glacez
Bien que leur corps en sue.
Et mille chiens, oyans sa triste voix,
Luy répondent à longs abois.

Lors de l'enterrement, le crieur marchait derrière les cercueils en agitant sa sonnette ; il portait sur sa dalmatique, devant et derrière, des crânes, des os et des larmes.

LES COMMANDEMENTS DE L'HYGIÈNE

HYGIÈNE GÉNÉRALE. — Lève-toi tôt, couche-toi tôt et occupe ta journée.

HYGIÈNE RESPIRATOIRE. — L'eau et le pain entretiennent la vie ; l'air pur et le soleil sont indispensables à la santé.

HYGIÈNE DIGESTIVE. — La frugalité et la sobriété sont le meilleur élixir de longue vie.

HYGIÈNE DE LA PEAU. — La propreté préserve de la rouille, les machines les mieux entretenues font les plus longs services.

HYGIÈNE DU SOMMEIL. — Assez de repos répare et fortifie ; trop de repos amollit et affaiblit.

HYGIÈNE DU VÊTEMENT. — Se bien vêtir, c'est conserver à son corps, avec la liberté de ses mouvements, sa chaleur nécessaire ; le préserver de toute variation brusque de la température.

HYGIÈNE DE L'HABITATION. — La maison propre et gaie rend le foyer aimable.

HYGIÈNE MORALE. — L'esprit se repose et s'aiguise dans les distractions et l'amusement ; mais l'abus mène aux passions et les passions aux vices.

HYGIÈNE INTELLECTUELLE. — La gaieté fait aimer la vie, et l'amour de la vie est la moitié de la santé. Au contraire, la tristesse et le découragement font avancer la vieillesse.

HYGIÈNE PROFESSIONNELLE. — Est-ce ton cerveau qui te nourrit ? Ne laisse pas ankyloser tes bras et tes jambes. Gagnes-tu ta vie à coups de pioche ? N'oublie pas d'orner ton intelligence et d'agrandir ta pensée.